

gens-là à consommer eux-mêmes une partie du poison qu'ils font vendre aux autres, à la canaille, comme on disait à la cour de Louis XV, ce bandit couronné qui a volé le Canada à la France pour le donner à l'Angleterre.

* * En fait de boissons alcooliques, savez-vous ce que le Canada en a consommé pendant l'année dernière ?

Whiskey pur, 5,091,475 gallons, soit plus de un gallon par tête.

Bière 17,196,000 gallons, près de 4 gallons par individu.

Il est vrai que pour se reposer on a fumé plus de dix millions de livres de tabac.

Lein Ledien

SAULT-AU-RECOLLET

Ce charmant village, agréablement situé sur les bords enchanteurs de la rivière Des Prairies, à six milles de la métropole, est sans contredit une des plus anciennes paroisses de l'île de Montréal, car son origine remonte à la fin du 17^{me} siècle, quelques années seulement après la fondation de Ville-Marie, par M. de Maisonneuve, aussi son histoire est-elle entièrement liée à celle de cette dernière.

Tous nos historiens s'accordent à dire que le nom "Sault-au-Récollet" fut donné au dernier rapide de la rivière Des Prairies, parce qu'en juillet 1625, le Père Nicolas Viel s'y noya, au retour du pays des Hurons, où il avait séjourné pendant deux années.

Les opinions sont partagées quant aux circonstances qui ont accompagné cette mort. D'aucuns prétendent qu'elle fut purement accidentelle ; d'autres qu'il fut lâchement et malicieusement précipité à l'eau, avec un de ses néophytes, par trois sauvages qui leur servaient de guides. Cette dernière assertion est soutenue par plusieurs écrivains dignes de foi, et en particulier par M. Faillon dont l'autorité en matière historique est universellement reconnue en ce pays.

Dans son histoire de la Colonie française au Canada (vol. I, page 216), nous lisons le compte-rendu de ce malheureux événement comme suit :

"En 1625, le Père Nicolas Viel, Récollet, qui était allé au pays des Hurons avec le Père Joseph Le Caron et le Frère Gabriel Sagard, et y était demeuré tout ce temps, (2 ans), fut invité par des Hurons à descendre avec eux à la traite. Il accepta la proposition dans l'intention d'aller faire, pour lui-même, les exercices spirituels au couvent de N.-D. Des Anges, et prit avec lui un de ses disciples, encore enfant, appelé Ahautsic qu'il avait instruit et baptisé. Le convoi se composait de Hurons, assez honnêtes, parmi lesquels il s'en trouva quelques-uns qui étaient ennemis de la religion, quoiqu'ils feignissent de respecter et d'aimer ce missionnaire. Un gros temps qui survint écarta les canots et ce religieux, se trouvant dans le sien avec trois sauvages scélérats et impies, ils le précipitèrent dans la rivière Des Prairies ainsi que son disciple, en descendant à Montréal, au dernier saut, dont les eaux rapides et profondes les submergèrent en un instant... L'endroit où ce religieux fut noyé est appelé encore aujourd'hui : Le Sault-au-Récollet."

L'infatigable archéologue canadien S. H. le lieutenant-colonel J. Viger, premier maire de Montréal, auquel le Canada doit la conservation ou la découverte de ses principales richesses historiques, donnent les renseignements suivants, dans un tableau biographique, qui suppose de longues et minutieuses recherches : "Nicolas Viel, arrivé en Canada le 28 juin 1623, se rendit aux missions huronnes le 20 août de la même année, et fut tué à son retour, vers la fin de juillet 1625".

Nous trouvons enfin une dernière confirmation de l'assassinat de ce missionnaire dans la *Relation*

abrégée de quelques missions, par le Père F. J. Bressany (appendice X, page 309), qui se lit comme suit : "Le Frère Sagard avait été rappelé en Europe, et le Père Viel qui venait en 1623 chercher du secours dans la Colonie, après 2 ans d'absence, avait péri victime de la cruauté et de l'impiété d'un de ses guides. Le nom de Sault-au-Récollet est resté au rapide dans lequel les sauvages le précipitèrent, au nord de l'île de Montréal".

Il demeure donc parfaitement avéré que ce religieux a été victime de la cruauté des sauvages.

Quel a été le mobile de ce crime ? Nul ne le sait et nous ne le saurons probablement jamais ; on peut conjecturer néanmoins que c'est en haine de la foi.

Si l'on considère que les Hurons, évangélisés depuis peu et trop ignorants encore pour pouvoir apprécier la grandeur et les beautés de la véritable religion, avaient vieilli de temps immémorial dans les plus ridicules superstitions et jouissaient d'une liberté illimitée, n'étant retenus par aucune loi ni aucune autorité, on ne sera point surpris que les saints religieux qui venaient leur prêcher l'humiliation et le sacrifice, n'aient maintes fois trouvé la mort dans l'exercice de leur glorieux et sublime apostolat.

Honneur à ces humbles martyrs, à ces vaillants confesseurs, à ces hardis pionniers de la civilisation ! Leur souvenir vivra éternellement parmi nous. Le peuple qu'ils ont évangélisé, après avoir perdu sa langue, ses habitudes et une partie de sa nationalité, est descendu dans la tombe, il est vrai, mais ce n'est qu'après avoir compris et pratiqué les préceptes de cette religion divine qui a renouvelé la face de la terre.

J. P. Vébert

Bordeaux, P.Q.

VOYAGE DE CLOCHES



Dig ! ding ! don !

Les cloches s'en vont à Rome.

Pendant trois jours entiers on ne les entendra plus.

Et nos jeunes imaginations crédules se mettaient à la torture pour deviner par quel

mystérieux chemin elles étaient parties, les trois cloches de la vieille église qui bourdonnent encore à nos oreilles et nous apportent, loin du nid paternel, les souvenirs joyeux ou lugubres de l'enfance.

Nous les voyions jadis, en rêve, se glisser la nuit, comme des échappées de pension, hors des ogives de la grande tour.

Nous les apercevions ensuite calmes, majestueuses, attendant, assises sous le porche monumental, les cloches des églises environnantes et celles des villages voisins.

Elles arrivaient l'une après l'autre ou deux à deux, suivant les paroisses. Il y en avait des jeunes, éblouissantes de fraîcheur, resplendissantes dans leur robe d'airain, dandinant coquettement leur gracieux battant, — telle une marquise du temps jadis sa haute canne de jonc à pomme d'or ciselé. D'autres, au contraire, les vieilles villageoises, toussotant d'une voix fêlée, se traînaient péniblement, appuyées sur leur battant ébréché, et laissant pendre derrière elles leur corde déroulée, aux folles mèches grises.

Quand l'assemblée était au grand complet, toutes alors, cloches des villes et cloches des champs, réunies au pied de la cathédrale, montaient ensemble l'escalier de pierre, escaladaient les portiques, et, parvenues au sommet des tours, s'inclinaient respectueusement devant les trois souveraines, comme font aux cérémonies officielles les ambassadeurs chamarrés devant les rois tenant audience. Après les compliments d'usage, les visiteuses prenaient place et s'asseyaient sur les gar-

gouilles surplombant les abîmes. Soudain, un profond silence régnait sur toute l'assistance.

La doyenne s'était levée : la cloche-mère allait parler !...

* *

La lune qui, jusque-là, brillait aux cieux d'une lueur douce, se voilait discrètement pour ne point troubler la cérémonie. Un gros nuage, passant devant elle, plongeait l'auguste compagnie dans une ombre impénétrable ; car ils sont remplis de mystère les conciles des cloches pendant la sainte semaine. Nul mortel n'a pu pénétrer leurs secrets, nul n'a pu entendre les paroles prononcées dans ces séances mystiques.

Ce qu'on sait, ce que nous distinguons, nous enfants, à travers les paupières baissées de nos yeux clos par le sommeil calme et régulier des premiers ans, c'est qu'au bout de quelques instants — la lune éclairant de nouveau le sombre portail — les cloches quittaient leurs sièges improvisés, et formaient la haie sur le passage des trois reines qui donnaient le signal du départ.

Chacune alors, troussant sa corde sans bruit et ceignant ses reins, prenait son vol silencieux à la suite des guides choisis, comme une armée qui s'élance sur les pas de son chef.

Un long bruissement, harmonieux comme un accord de harpes, marquait seul ce départ, et la troupe d'airain s'estompait à l'horizon, distançant déjà les pauvres vieilles clochettes asthmatiques qui se hâtaient à l'environnement pour n'être point abandonnées en route.

Bientôt le ciel était libre, les retardataires elles-mêmes avaient disparu.

Seul, au sommet du haut clocher pointu, perché sur la croix, le vieux coq de cuivre, préposé à la garde du monument, prenait en l'absence des maîtresses du saint logis possession de son empire éphémère. Il tournoyait sur son axe, important et joyeux, répondant par des grincements rogués aux salutations respectueuses et aux psalmodies dolentes du vent son compère.

* *

Ah ! les longues heures d'attente anxieuse passées à veiller pour surprendre le retour des cloches !

Comme nous écarquillons nos yeux à la fenêtre de la chambrette !

Par quel chemin rentreraient-elles au bercail ? Les pauvres vieilles invalides auraient-elles eu la force de faire jusqu'au bout le pèlerinage ? Questions importantes qui, pendant trois jours, hantaient nos cerveaux, et que nous ne savions comment résoudre. Le sommeil nous saisissait traitreusement pour nous empêcher de voir et d'entendre, car les cloches qui reviennent de Rome n'aiment pas à être surveillées...

* *

Dig ! ding ! don !

Les cloches sont de retour.

C'est dimanche ! Dans la splendeur dorée du matin nouveau, au milieu des airs joyeusement ébranlés par leur carillon triomphal, résonnent les accents sacrés.

Les cloches sont revenues de Rome, et toutes à la fois, de la cathédrale aux églises, de la ville aux villages, comme des commères jacassantes, elles racontent à leurs ouailles leur voyage lointain.

Elles disent le pacte solennel qui lie l'une à l'autre, la Mort et la Vie. Elles chantent l'éternelle résurrection des douleurs et des joies, la gloire des soleils sans nombre qui roulent dans l'espace, irradiant d'une manière infinie et hautaine les pauvres et les riches, les vertus et les vices, indifférents à nos misères comme à nos triomphes, uniquement créés pour célébrer en cantiques de flammes l'harmonie suprême de la nature qui déchaîne les tempêtes, lance la foudre et tord sous les rafales les forêts échevelées, mais qui sait aussi répandre le long des sentiers ombreux l'halie parfumée des aubépinées fleuries.

Dig ! ding ! don !

Les cloches sont revenues.

MAURICE LEFEBVRE.